

Oswald Durand

Poèmes choisis



LEGS ÉDITION
Collection Classique

COLLECTION CLASSIQUE

CLASSIQUE

Collection dirigée par Wébert Charles

Oswald Durand

Poèmes choisis

Notes et commentaires de

Jean James ESTÉPHA

LEGS ÉDITION

Oswald Durand

Poèmes choisis

ISBN : 978-99970-86-18-1

Dépot légal : 14-2-530

Bibliothèque nationale d'Haïti

Collection Classique :

Sous la direction de Wébert Charles

Dossier :

Jean James ESTÉPHA

Illustration : Joram Mercier

© Mars 2016, LEGS ÉDITION

NOTE DE L'ÉDITEUR

Oswald Durand, poète classique haïtien, fut avant tout un artiste. Maître dans l'art de manipuler les sons, les sens mais aussi et surtout les émotions. Poète d'une rare force et d'une sensibilité sans égale de son époque, il reste et demeure une figure majeure de la poésie haïtienne. Qui n'a pas chanté *Choucounè* dans une de ces soirées mondaines à Port-au-Prince ou dans une ville de province ? Si le poète est connu pour être l'auteur de ce beau poème en créole chanté par les plus grands compositeurs haïtiens, il est hélas, peu lu dans les écoles et les universités !

Éditer Durand aujourd'hui, c'est s'engager à convaincre une génération de lecteurs, trop longtemps habitués à des commentaires rédigés depuis plus d'un demi siècle sur l'œuvre de l'auteur, qu'il existe d'autres pièces dans son répertoire, d'une rare beauté comme « Pantoum triste », « Le jaloux » ou « fiez-

vous ! ». Cependant, éditer un recueil de textes choisis du poète, c'est risquer de tomber dans le piège des anthologies. En effet, ce livre n'est pas une anthologie, dans la mesure où il n'offre pas des morceaux choisis selon les caprices de l'éditeur, mais un livre qui se veut représentatif de la création poétique d'Oswald Durand.

Divisé en trois parties, ce recueil de poèmes choisis donne à lire Durand dans sa totalité, mais aussi dans son opacité. Un poète qui, d'un poème à l'autre, passe de l'amour à la haine, de la joie à la désolation, un *veuf*, un *ténébreux* comme Gérard de Nerval à la même époque, toutefois moins obscur que le poète français.

Dans ce livre, vous rencontrerez un poète de grand souffle, qui chante ses amours : Idalina, Louise, Julia, Lise, Margaret... Mais, méfiez-vous !, même si les femmes ont un nom, l'amour chez Durand est toujours anonyme.

Wébert CHARLES
LEGS ÉDITION

Amours, amitié et déceptions

Beaucoup d'amour

Puisque la vie est éphémère
Et le destin capricieux ;
Puisque ici-bas, tout est chimère,
Hormis l'amour, tombé des cieus,

À ce monde, moi, j'abandonne
Fortune, gloire, amis du jour,
Pourvu que ma Rose me sonne
Beaucoup d'amour.

À la Chambre, l'on se fatigue
À discuter cent mille lois ;
L'un, aux djobs , veut mettre une digue,
L'autre veut augmenter les droits .
Aux députés, moi, j'abandonne,
Volontiers, le contre et le pour,
Pourvu que ma Rose me donne
Beaucoup d'amour.

Les uns s'en vont faire la guerre
Pour le doux plaisir de mourir...
De ces messieurs je n'aime guère
La façon de ne plus souffrir...

Aux conquérants, moi, j'abandonne,
Mars et Bellone avec leur cour...
Pourvu que ma Rose me donne
Beaucoup d'amour.

La misère n'est pas propice
Au bonheur des grands amoureux ;
Eh bien ! Je fais ce sacrifice
De filer l'amour malheureux...

Aux médisants, moi, j'abandonne,
De le dire au son du tambour...
Pourvu que ma Rose me donne
Beaucoup d'amour.

Le Sans-Cesse¹

À Julie

Dans la verte vallée,
Une fleur étoilée
Fleurit.
Comme toi, rose et blanche,
Vers nous elle se penche
Et rit.

Elle a pour nom sans-cesse.
L'élégante princesse
En rit,
Mais, pour une amourette
Va voir si la fleurette
Fleurit.

La fleur de la constance,
Dans le jardin d'Hortense,
Fleurit,
Mais la belle frivole

Qui, sur mille amants vole,
En rit.

Comme la fleur jolie
Notre amour pur, Julie,
Fleurit :
Mais ce siècle de prose
Voit la fleur blanche et rose
Et rit.

À notre amour, qu'importe
L'homme qu'un vent emporte
En rit ;
Mais jusques au ciel même,
Fleur ou femme qu'on aime
Fleurit !

À une Étrangère

Pour un regard de tes yeux,
Si bleus qu'ils feraient envie
À l'azur de nos grands cieus,
Je voudrais donner ma vie...
Mais n'est-ce pas qu'il est tard
Pour t'offrir, Rose,
Si peu de chose
Pour un regard ?...

Pour un cheveu de ton front,
Cheveu fin comme la soie
Et blond comme l'épi blond,
J'offrirais ma part de joie
Dans le ciel... Mais ce doux vœu,
Franchement, Rose,
C'est peu de chose
Pour un cheveu !

Pour un baiser tout léger
De ta bouche si gentille
Où l'amour vient voltiger,
Je laisserais ma famille...
Mais, suis-je fou pour oser
T'offrir, Ô Rose,
Si peu de chose
Pour un baiser !

Pour ton amour chaste et pur,
J'offre bien plus que ma vie,
Famille, et place en l'azur :
Je laisserais la patrie,
Hélas ! Où j'ai vu le jour !
N'est-ce pas Rose,
Beaucoup de chose
Pour ton amour ?...

Louise

Avez-vous jamais vu, sous les cieux, une fille
Plus gentille
Que Louise la blanche, aux cheveux fins et blonds,
Et si longs ?

Est-ce un ange du ciel, tombé sur cette terre
Solitaire ?
Qui se pose sur nous pour un seul heureux jour
Plein d'amour ?

Dont l'aile diaphane, aux beaux moments de joie
Se déploie,
Pour l'emporter soudain, léger et gracieux,
Dans les cieux ?

Est-ce une étoile d'or qui tomba triste et douce
Sur la mousse,
Et qui prit ici-bas un corps tout aussi pur
Que l'azur ?

Ou, plutôt, n'est-ce pas le magique trophée
Qu'une fée,
En prenant son essor, a laissé parmi nous,
À genoux ?

—Non ! ce n'est pas trophée, ange, étoile qui brille,
Ou scintille ;
— C'est Louis la blanche, aux cheveux fins et blonds
Et si longs

À Madame X

Madame, quand je pense à votre front austère
Qui parait refléter votre exquise vertu,
Je sens fuir de mon cœur un désir solitaire ;
Je suis vainqueur après avoir bien combattu.

Puis, loin de vous, vos traits assaillent ma mémoire :
La bouche, écrin vivant, débordant de baisers ;
Les yeux, dans leur éclat d'or, de soie ou de moire,
Tels deux foyers qu'un dieu semble avoir embrasés ;

La gorge au galbe pur qu'aucun corset ne presse ;
Les pieds cambrés ; - tout donne assaut à ma vertu.
Je tremble ; le désir de posséder m'opresse :
Je vois que c'est en vain que j'ai tant combattu.

Et je songe — devant ma constante défaite —
Au vers mélodieux, - plein de charme et d'humour,
D'Eugène Manuel, - un poète, - un prophète, -
Qui dit : « Sur trois désirs, j'en ai deux pour l'amour. »

Sonnet

À Louise

T'écrirai-je ? — Ce mot, je l'ai dit par un signe,
Un signe que Louise a, tout de suite, compris.
D'un geste, elle fit non, dans sa candeur de cygne,

Mais ce non, pour mon cœur, sans doute, avait son
prix.

Car, ivre de bonheur, à cet honneur insigne,
J'ouvris un cahier vierge et, tout fiévreux, je pris
Le crayon éloquent avec lequel je signe

Les vers aux rythmes d'or que sans cesse j'écris
Et le front dans la main, le regard dans les rêves,
Je rime en écoutant s'enfuir les heures brèves,

Les heures qui, pour moi, ne sonnent que l'amour.
Et, pensif, je finis ce sonnet qu'un puriste
Trouverait très correct, bien qu'il soit un peu triste
Et s'achève sans pleurs, sans gaieté, sans humour.

Les Quatre Noms

Telle d'une colline
Coule une onde au flot bleu,
Ton nom coule, Idaline,
De mes lèvres en feu...

Pourtant, brune jolie,
À ce nom si charmant,
Je préfère Idalie,
Je t'en fais le serment.

Si bien loin de te plaire,
Ce nom mélodieux
Éveille ta colère :
Eh bien ! Choisissons mieux.

Changeons, brune jolie,
Le nom qu'on te donna,
Non point en Idalie,
Mais en Idalina.

Mais ce doux nom que j'aime
Ne te plait pas assez :
Cherchons un quatrième ! »
Dis-tu, les yeux baissés.

Et bien ! Brune jolie,
Laissons Idalina,
Idaline, Idalie
Prenons plutôt Ida !

Tu ne fais plus la mine
Tu me laisses le choix ;
Je prends donc Idaline,
Quand nous sommes à trois...

Mais quand, brune jolie,
Nous sommes seuls, tous deux,
Je te nomme Idalie,
C'est le nom que je veux.

Idalina

Sur le rivage où brise Tord et brise
Les rameaux des raisiniers
Où les merles font bruire
De leur rire l'éventail des lataniers,

Je m'en allais, triste et sombre
Cherchant l'ombre
Propice aux amants jaloux ;
Écoutant la blanche lame
Qui se pâme
En mourant sur les cailloux

Je me disais, la pensée
Oppressée :
« Quoi ! devant moi, nulle enfant.
« Pour m'accueillir, n'est venue,
« Ingénue,
« M'offrir son front triomphant ! »

Je regrettais en mon âme
Cette flamme
Qui me brûle vainement,
Et désirais que ma lèvre,
Pour sa fièvre,
Trouvât un doux aliment !

Mais, tout à coup, sur la rive,
Elle arrive,
La gentille Idalina,
La brune fille des grèves
Qu'en mes rêves
Le ciel souvent amena...

Sa légère chevelure
À l'allure
De nos joyeux champs de riz,
Quand ses boucles, sous la brise
Qui les frise,
Bondissent en petits plis...

Le vent, entr'ouvrant sa robe,
Montre un globe
Double, - telles l'œil peut voir
Deux sapotes veloutées
Surmontées

De deux grains de raisin noir.

Sa lèvre, qu'un dieu décore.

Est encore

Bien plus brune que sa peau,

Car de notre caïmite

Elle imite

Le violet pur et beau.

J'étais caché sous les branches.

Ses dents blanches

Mordaient le raisin des mers.

Elle restait, l'ingénue,

Jambe nue,

Jouant dans les flots amers

Sur le rivage où la brise

Tord et brise

Les rameaux des raisiniers,

Où les merles font bruire

De leur rire

L'éventail des lataniers.

Lorsque la première étoile

Vint, sans voile,

Briller dans le vaste azur,

Et que la nuit souveraine,

Sur la plaine
Déploya son crêpe obscur ;

Quand la cloche aux sons funèbres,
Aux ténèbres,
Jeta le triste angélus
Que la brise, sur son aile,
Prend et mêle
Au bruit des bois chevelus ;

Ma nonchalante griffonne
Abandonne
Écume blanche et cailloux,
Et voit, en tournant sa tête
Inquiète,
Mes yeux sur ses yeux si doux...

Alors avec un sourire,
Sans rien dire,
— Les amoureux sont des sourds ! —
Cet ange m'embrasa l'âme
De la flamme
De son regard de velours...

Et toujours à la même heure,
Elle effleure

Le sable de son pied nu ;
Regardant, toute pensive,
Vers la rive,
Attendant son inconnu...

Sur le rivage où la brise
Tord et brise
Les rameaux des raisiniers
Où les merles font bruire
De leur rire
L'éventail des lataniers.

Le Ouanga-Négresse

J'irai, quand le soleil brûlant
Fera place au soir qui caresse,
Là-bas, où le chêne se dresse
Sur le ruisselet nonchalant,

J'irai prendre d'un doigt tremblant,
Sur la branche où dort sa paresse,
Le précieux Ouanga-Négresse
Dans son doux nid de duvet blanc ;

Et puis, réduit en poudre fine,
Je vais te l'offrir, Idaline,
Quand, près de toi, j'irai ce soir...

Tu seras alors moins rebelle...
À mes pieds tu viendras t'asseoir,
Ma lèvre à ta lèvre si belle.

DOSSIER

Établi par Jean James Estépha

Ancien élève de l'École Normale Supérieure (ENS) de Port-au-Prince où il a étudié les Lettres Modernes, Jean James ESTÉPHA est détenteur d'une maîtrise en Lettres, Langues, Civilisation et Communication de l'Université des Antilles et de la Guyane (UAG). Professeur de Français et de Littérature depuis plus de dix ans et rédacteur à la Revue Legs et Littérature, il travaille sur la question de l'intégration scolaire et de l'éducation inclusive. Actuellement, il prépare son Master en Éducation dans le cadre d'un programme mis sur pied par l'ENS en collaboration avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC).

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1840 Naissance de Charles Alexis Oswald Durand au Cap-Haïtien le 17 septembre des œuvres de Dolcé Durand (père) et d'Aricie Vasteur (mère). Il est le petit-fils de Jean-Louis Vastey, dit Pompée Valentin Vastey, baron de Vastey, homme politique et écrivain haïtien.

1842

Tremblement de terre au Cap-Haïtien au cours du mois de mai. Le petit Oswald perd son père et sa mère. Élevé par sa grand-mère maternelle, il passa son enfance à Ouanaminthe, commune du département du Nord-Est d'Haïti située à la frontière de la République Dominicaine. C'est pourtant dans sa ville natale qu'il fait ses premières études. Autodidacte, il exerce la profession de ferblantier après ses études primaires.

1859

Il collabore au journal l'Avenir fondé par Démesvar Delorme dans lequel il publie ses premiers vers.

1863

Durand a seulement vingt-trois ans quand il

épouse la poétesse et institutrice Virginie Sampeur, la première femme de lettres haïtiennes.

1864

Professeur au Lycée du Cap-Haitien.

1866

Directeur du Lycée des Gonaïves.

1868

Durand entre dans l'administration publique et devient secrétaire du conseil des Ministres.

1871

Il divorce de Virginie Sampeur et épouse un mois plus tard Marie Thérèse Lescot. De cette union naissent Georges André et François Xavier.

1876

Publication d'Un coup de télescope sur la situation financière à Port-au-Prince, aux éditions E. Robin.

1883

Il est arrêté et incarcéré pour ses idées et prises de position politiques. En prison, il écrit son très célèbre poème créole, Choucouné. Ce poème sera par la suite mis en musique par Michel Mauléart Monton. Adapté aussi en anglais par Harry Belafonte

- 1885 sous le titre de Yellow Bird.
Il est élu député du peuple, et sera réélu six fois.
- 1888
Président de la Chambre basse. Fonde le journal Les bigailles. Cette même année, il voyage en France où il s'est vu recevoir triomphalement à la Société des gens de lettres par le poète François Coppée.
- 1896
Publication de Rires et pleurs en deux volumes.
- 1905
Au cours du mois de septembre, le Parlement vote en sa faveur une rente de 150 dollars par mois pour services rendus aux lettres haïtiennes.
- 1906
Mort d'Oswald Durand le 22 avril à l'âge de soixante-six ans. Il est l'auteur de l'hymne présidentiel (*Chant national*).

Oswald Durand:
entre le connu et le moins connu
Jean James ESTÉPHA

À priori, il semble fort difficile de parler d'Oswald Durand –ce fils d'Haïti né trente-six ans après l'indépendance– sans employer des métaphores et des périphrases portant avec elles la résonnance évidente de superlatifs : le premier grand poète de la littérature haïtienne¹ ; le poète original dans l'imitation ; le poète de la nature, de l'amour, de la douleur et de la patrie²; le premier à avoir écrit un poème en langue haïtienne (*Choucounè*), si l'on considère que Duvivier de la Mahautière, auteur de *Lizèt quitté laplenn* (1749), était un colon ; pédiatre et voyeur³, le barde national (Achour, 2010), le chantre de la femme haïtienne⁴... En 1879 Christian Régulus, dans le journal *Le Vigilant* eût même à écrire qu'« Oswald Durand a été pour nous ce que Dante fut pour l'Italie, Shakespeare pour l'Angleterre et Goethe pour l'Allemagne [...] ».

Souvent considéré comme un homme ou poète à femmes par les amants du biographisme en raison de ses amours et aventures réelles ou supposées avec des femmes inventées, imaginées ou authentiques, Oswald Durand est un écrivain dont la biographie sentimentale ou la biographie tout court est assez mal connue. Pourtant, dans certains cas, la vie de Durand, contrairement à celle de certains auteurs comme Franck Fouché, Miguel de Cervantes, William Shakespeare, Joanne Kathleen Rowling, Ian Flemming, Stan Lee... semble être plus connue que ses œuvres.

Au-delà d'une lecture enfermée dans des explications psychanalytiques, le présent *Poèmes choisis* de Durand lance une véritable invitation à la découverte de la poésie d'un homme inscrit dans une époque et surtout à l'exploration du moins connu chez Durand : le texte.

Une trentaine de textes parmi les plus connus, les plus lus, les plus commentés : *Le Ouanga-Négresse* (p. 26), *Nos Payses* (p. 55), *Bizoton* (p.xx), *Choucounne* (p. 81), *Aux Cubains* (p. 71), *Chant National* (p. 74), *La mort de nos cocotiers* (p.xx), *Pantoum triste* (p. 58)... Voilà, ce que ce florilège de poèmes d'Oswald Durand propose en quelques pages qui doivent servir de pont à la lecture intégrale de l'œuvre poétique de l'auteur. Mais aussi, d'autres textes moins

connus côtoient la première catégorie : *Sur les fleurs de nos prés* (p. 69), *Le Sans-cesse* (p. 11), *La gaieté d'Hérard* (p. 49), etc.

Pour commencer ... la vie

La poésie de Durand est vivante, colorée et pleine de chaleur parce qu'elle réunit les éléments essentiels de la vie : la nature, la femme, la lutte pour le bien commun qui est la liberté. La nature est pour le poète un lieu didactique où il observe et apprend si bien qu'il se rend compte que sa quête des mots n'est pas différente du travail de l'abeille qui butine. Une telle activité est propice à l'apparition du soleil, symbole du renouveau, de l'espoir, de la vie révélée au petit matin (*Sur les fleurs de nos prés*, p. 69).

La vie est un mélange de sons, d'images et d'odeurs à travers la nudité de la nature dans chacune de ses particules. On retrouve dans ces poèmes un accent particulier sur les sons et les images. Dans certains poèmes, le sens de l'écoute est subtil :

Les amoureux sont des sourds (Idalina, p. 21)

De sa voix pleine de douceur

Elle me jura, la cruelle, (À Elle, p. 38)

Chantant le soir pour deux brins de cheveux (Nos

Payses, p. 55)

Dans cette cité bénie,

S'il y a

Un mot, douce symphonie,

Qui, sous le luth du génie,

Se plia

Plein de tendresse infinie,

-C'est ce nom fait d'harmonie (S'il y a, p. 27)

Dans d'autres poèmes, le son se présente au lecteur comme une sensation claire, une vibration clairement perceptible soit à travers les mots ou avec l'emploi des allitérations.

Cependant, la vue est le sens le plus utilisé par le poète. En témoignent, les vers suivants :

Avez-vous jamais vu, sous les cieux, une fille

Plus gentille

Que Louise la blanche, aux cheveux fins et blonds

Et si longs ? (Louise, p. 15)

Je tremble en vous voyant, j'hésite

À laisser voir mon doux secret.

Qu'importe à la fleur qui rayonne

L'essaim d'amants qui tourbillonne

Autour d'elle, .-ivre de parfum ? (À une fleur, p. 29)

La vie est sans conteste ce qu'il y a de plus présent dans ces trente-sept textes. La célébration de la vie est

Note de l'éditeur	5
-------------------	---

Amour, amitié et déceptions

Beaucoup d'amour	9
Le Sans-Cesse	11
À une étrangère	13
Louise	5
À madame X	17
Sonnet	18
Les quatre noms	19
Idalina	21
Le Ouanga-Négresse	26
S'il y a	27
À une fleur	29
Sonnet	31
Le baiser	32
Sous les bambous	34
Bizoton	36
À elle	38
Le jaloux	41
À une morte	44
La gaîté d'Hérard	49
Fiez-vous	51

Nature et patriotisme

Nos payses	55
La mort de nos cocotiers	58
Pantoum triste	64
Ces Allemands	66
Au président Salomon	68
Sur les fleurs de nos prés	69
Aux Cubains	71
Chant national	74

Deux poèmes en créole

Choucouné	81
Lion ak Bourrique	84

Dossier

Repères chronologiques	89
Oswald Durand : entre le connu et le moins connu	93

Dans la même collection :

Coriolan Ardouin, *Poésies complètes*

Georges Sylvain, *Confidences et Mélancolies*

Etzer Vilaire, *Le Flibustier*

Etzer Vilaire, *Les dix hommes noirs*

Ignace Nau, *Le lambi et autres nouvelles*

Ignace Nau, *Poésies*

La poésie de Durand est vivante, colorée et pleine de chaleur parce qu'elle réunit les éléments essentiels de la vie : la nature, la femme, la lutte pour le bien commun qu'est la liberté. La nature est pour le poète un lieu didactique où il observe et apprend si bien qu'il se rend compte que sa quête des mots n'est pas différente du travail de l'abeille qui butine. Une telle activité est propice à l'apparition du soleil, symbole du renouveau, de l'espoir, de la vie révélée au petit matin...

Jean James Esthépha

Oswald Durand, né au Cap-Haitien en 1840, est un poète majeur de la littérature haïtienne. Auteur du célèbre poème en créole Choucouné, Durand a publié en 1896 son unique recueil de poèmes Rires et pleurs qui a connu un véritable succès. Il meurt le 22 avril 1906.

Illustration : Joram Mercier

ISBN-13: 978-99970-86-18-1

Premier trimestre 2016